

Les misérables du 21e siècle

David Dorais

Number 68, Spring 2017

Du populisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2017). Review of [Les misérables du 21e siècle]. *L'Inconvénient*, (68), 51–52.

LES MISÉRABLES DU 21^E SIÈCLE

David Dorais

L'automne dernier, le livre *Laëtitia ou la fin des hommes* d'Ivan Jablonka s'est vu récompensé par le prix Médicis et le prix littéraire *Le Monde*, en plus d'avoir été en compétition pour le Goncourt et le Renaudot. Honneurs tout à fait mérités pour une œuvre qui est largement à la hauteur des éloges qu'elle a reçus. Rappelons en quoi elle consiste. L'auteur part d'un fait divers qui a eu lieu en France. En janvier 2011, une jeune femme de dix-huit ans, Laëtitia Perrais, habitant en Loire-Atlantique, serveuse dans un restaurant, a été enlevée presque à sa porte, avant d'être poignardée et étranglée. Si la disparition a été vite remarquée et si l'arrestation du criminel n'a guère tardé, il a fallu des semaines pour retrouver le corps de la victime. Ce fait divers, en plus d'émouvoir l'opinion publique, s'est transformé en affaire d'État : le président Sarkozy a reproché à l'appareil judiciaire d'avoir libéré dans la nature un dangereux violeur, qui en a profité pour prendre la vie d'une innocente. En réaction à ces accusations de laxisme, les juges, avocats, greffiers, procureurs de la région de Nantes, bientôt suivis par ceux du pays entier, se sont lancés dans une fronde contre le gouvernement et sont entrés en grève, du jamais vu dans l'histoire de la magistrature française, institution généralement « sage » et conservatrice.

Au début du livre, Ivan Jablonka cite la lettre qu'il a envoyée à l'avocate qui représentait les intérêts de Jessica Perrais, sœur jumelle de Laëtitia. Il veut lui demander de le mettre en contact

avec cette jeune femme et expliquer ses intentions. Tout au long de son récit, Jablonka conserve une pudeur et une discrétion exemplaires, ne se mettant que rarement en scène, mais cette lettre d'ouverture permet de situer l'auteur et ses motivations profondes : « Historien et écrivain, professeur à l'université Paris 13, je me permets de vous écrire parce que j'aimerais consacrer un livre à Laëtitia Perrais. Son histoire me touche pour plusieurs raisons. Je suis père de trois filles. J'ai travaillé sur les enfants abandonnés, retirés à leurs parents, placés en famille d'accueil et parfois maltraités. Enfin, j'ai consacré une biographie à mes grands-parents, assassinés à l'âge de vingt-huit et trente-cinq ans pendant la Seconde Guerre mondiale¹. » Pour ces raisons, Jablonka souhaite faire enquête sur « l'affaire Laëtitia », dans le but de lui rendre hommage, et de rétablir la justice et la vérité. Ce projet débouche sur un ouvrage de près de quatre cents pages, passionnant du début à la fin.

Jablonka procède avec un art du récit d'une grande virtuosité. Devant la masse des faits à ordonner et la difficulté d'en tirer du sens sans tomber dans des raccourcis, l'auteur dégage trois histoires différentes, qu'il superpose. Il les fait alterner comme les brins d'une tresse, ménageant toujours un suspense, capable de colmater les brèches entre les strates temporelles, sans révélations maladroites ni redites inutiles. Il y a d'abord le récit de l'enquête policière et du procès de l'accusé. Cette trame peut parfois lasser par sa

sécheresse, son caractère factuel, et sa série de protagonistes individuels et d'organismes publics (représentés par une kyrielle de sigles : TGI, JAP, SPIP, PSIC, GIGN, IRCGN...), mais elle témoigne de la qualité de la recherche et du sérieux avec lequel l'auteur traite le moindre fait. Pourtant, cette partie ne manque pas d'intérêt. Elle propose des allées et venues autant dans les ors et les marbres des palais de justice que dans la boue glacée des lieux du crime. Car celui-ci s'est produit en plein hiver, dans une région maritime et marécageuse, entre Nantes et l'Atlantique. Jablonka se montre habile à restituer cet hinterland glauque, émaillé de mares grises, de trous d'eau sale, de bocages transis. Pays désaffecté, où l'on ne se trouve souvent ni à la campagne ni à la ville, mais dans une enfilade indéfinissable de « pavillons » (nos bungalows), de terrains vagues, de petits commerces, de « mobil-homes », d'arrêts de bus au milieu de nulle part. Une poésie toponymique toute française émane des endroits sillonnés par les acteurs du drame, endroits aux noms à moitié enchanteurs et à moitié inquiétants : Pornic, La Bernerie, Le Cassepot, Couëron, Arthon-en-Retz... C'est dans cette région que se dresse le château de Gilles de Rais, égorgeur d'enfants du 15^e siècle et inspiration du personnage de Barbe-Bleue. D'ailleurs, le soir du 18 janvier 2011, Laëtitia prend un verre, avec celui qui va devenir son agresseur, dans un bistrot du coin au nom sordide : le Barbe Blues.

Le deuxième récit décortique les

événements du meurtre : les quelques jours qui le précèdent et les quelques heures qui le suivent. Les gestes posés par l'assassin glacent le sang. Je vous épargne les détails. L'auteur, tout en restant respectueux et sans jamais tomber dans le racolage ni la délectation voyeuriste, arrive à soulever des questions taraudantes, qui font de *Laëtitia* un véritable roman policier, dans la veine des *true crime stories* populaires dans le monde anglo-saxon ces dernières années. Pourquoi Laëtitia, généralement si réservée, a-t-elle suivi avec docilité cet homme à la mine patibulaire ? Que signifient les lettres d'adieu qu'elle a écrites peu avant de se faire tuer ? Que s'est-il passé précisément autour d'une heure du matin, la nuit du 18 au 19 janvier ? Où et comment l'assassin s'est-il débarrassé du corps ?

Il y a enfin la biographie de Laëtitia elle-même. Bien qu'elle n'ait vécu que dix-huit ans et n'ait rien accompli de remarquable, Jablonka considère comme essentiel de retracer son existence entière. En fait, ce souci est au cœur de sa démarche. À l'aspect clos du fait divers, nouvelle consommée à la sauvette et qui se suffit à elle-même, autonome dans son pouvoir de fascination et dont les protagonistes n'ont d'autre visage que celui de la violence (assénée ou subie), l'historien et écrivain veut opposer l'ouverture qu'offrent l'enquête, la recherche, la réflexion, la connaissance. Il veut conférer aux acteurs du drame une épaisseur existentielle, montrer qu'ils ne se réduisent pas à d'abominables croquemitaines ou à de pauvres petites bergères dans un « folklore de l'atroce », mais sont de vraies personnes ayant un parcours particulier et une personnalité propre. La victime, surtout, mérite qu'on lui redonne sa vie, et avec elle sa dignité. Car le crime a pour effet paradoxal de ne la révéler qu'au moment où elle périt, et ainsi de subordonner sa présence à celle du criminel : « Pouvoir du meurtrier sur "sa" victime : non seulement il lui retire la vie, mais il commande le cours de cette vie, qui désormais s'oriente vers la rencontre funeste, l'engrenage sans retour, le geste légal. »

Pour restituer Laëtitia à elle-même, Jablonka emploie les outils que lui offrent les sciences humaines et la

littérature. Avec la géographie, il examine la particularité de la région Loire-Atlantique et les caractéristiques socio-économiques de ses habitants. Avec la psychologie, il s'interroge sur l'impact des carences affectives sur le parcours d'un individu. Avec la sociologie, il soupèse la part du déterminisme dans les trajectoires de Laëtitia et de son assassin. Avec l'histoire, il met en perspective le sort des enfants abandonnés (les jumelles Perrais ont été retirées assez tôt à leurs parents). Et avec la fiction, il recrée les agissements des protagonistes, nous rendant témoins de leurs actions, de leurs pensées, de leurs sentiments. L'art du récit plonge le lecteur dans l'urgence de l'enquête ou la détresse de la victime, il assemble les bribes d'information pour composer une narration non seulement cohérente, mais plus vivante et émouvante qu'un simple alignement de faits. C'est le liant qui permet à toutes les disciplines convoquées de tenir ensemble et de produire du sens².

Tout au long de la lecture, je n'ai pu m'empêcher de songer aux *Misérables*. On trouve chez Jablonka le même désir que chez Victor Hugo d'expliquer l'existence des gens, et surtout des petites gens, par les conditions dans lesquelles ils vivent. Les pauvres, les criminels de bas étage, les enfants abandonnés, les étudiants sans le sou de la Restauration ne diffèrent guère de ceux de notre époque : une influence lourde pèse sur eux, celle de la machine sociale qui, encore aujourd'hui, broie les démunis et les force, à coup de non-choix, à suivre une voie qui reste dans l'ombre. L'alcool, la violence, l'abus constituent dès leur naissance le quotidien des misérables du début du 21^e siècle, et orientent leur parcours. En ce sens, l'enquête de Jablonka s'avère un portrait mille fois plus réussi des affres de la France profonde actuelle que ce qu'offre Édouard Louis dans *Pour en finir avec Eddy Bellegueule*, dont l'ambition était semblable.

Au-delà de la perspective « sociologique », on trouve surtout, chez Jablonka et Hugo, le même souci attendri envers ceux que la chance a délaissés. C'est d'abord et avant tout l'empathie qui pousse les deux auteurs à écrire. L'affection de Jablonka va d'une part aux enfants. On le voit particulièrement

ému, voire révolté, quand il évoque les conditions dans lesquelles Laëtitia a grandi. Une image revient à quelques reprises dans l'œuvre : lorsque la petite fille avait trois ans, son père l'a saisie par les bretelles de sa salopette et l'a suspendue au-dessus du vide, du haut d'un balcon. Pour l'auteur, c'est cela, Laëtitia : une enfant qui a toujours senti le vide sous elle. Une enfant qui n'a jamais eu de famille saine et aimante, et qui a développé en conséquence des retards cognitifs et des troubles affectifs. La sympathie de Jablonka va d'autre part aux femmes. Son livre peut se lire comme un réquisitoire féministe, qui dénonce le quasi-dressage imposé à la moitié de la société, à qui on apprend très tôt à obéir, à se taire, à prendre les claques, à se laisser faire en attendant que ça passe. L'auteur souligne comment Laëtitia, dès son enfance, a compris que les hommes constituaient une menace et qu'il fallait s'en méfier. Elle a appris dramatiquement ce que sa peur recelait de vérité.

Enfin, il faut noter la grande souplesse morale dont Jablonka sait faire preuve. Comme dans *Les misérables*, il n'y a pas chez lui de « gentils » opposés à des « méchants ». Certes, des individus sont meilleurs que d'autres, et jamais le romancier ne place le meurtrier au-dessus de sa victime, mais il sait tracer ses descriptions avec doigté : révéler les failles chez les uns, admettre les qualités chez les autres, pondérer la personnalité des acteurs en montrant ce qu'elle contient de contradictoire, de paradoxal, de parts irréconciliables et qui pourtant s'harmonisent. Et c'est également en cela qu'il se montre un excellent écrivain. ■

1. Respectivement *Ni père ni mère. Histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)* (Seuil, 2006) et *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête* (Seuil, 2012).

2. Il s'agit d'une démarche que l'auteur a explicitée dans *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (Seuil, 2014).

LAËTITIA OU LA FIN DES HOMMES

Ivan Jablonka

Seuil, coll. « La librairie du 21^e siècle », 2016, 383 p.